I SHOT THE STONES '64-'74

par Jean-Marie Périer

Ils fêtent leur anniversaire par la sortie, le 12 novembre, d'un nouvel album « GRRR! », avec ce titre déjà célèbre, « Doom and Gloom ». Sur leurs cinquante ans de vie commune, Jean-Marie Périer en a partagé dix. De 1964 à 1974, il suit les Stones partout dans leur tournée où il occupe une place particulière, formidable pour un photographe : celle du copain qui s'assoit à leur table, est avec eux dans l'avion, le train, les chambres d'hôtel, sur la scène ou en coulisses. Les photos que nous publions, pour la plupart inédites, sont des pépites. Aujourd'hui, aucun photographe de rock star ne pourrait prendre les mêmes. C'était une époque où la liberté de photographier était une évidence. Un droit. Dix années de rêve.

Mick Jagger, Paris, janvier 1971
« Il était en tournée en Europe. Il m'avait appelé chez moi un soir pour me dire : "La séance photo, on peut la faire la semaine prochaine si tu veux." C'était aussi simple que cela. Et vous voudriez que je ne sois pas nostalgique… »
Jean-Marie Périer

Page de gauche
JEAN-MARIE PÉRIER
Keith Richards, Londres, 1966
« Je regrette d'être un peu passé à côté de Keith, parce qu'à l'époque, je parlais mal l'anglais et il ne faisait pas beaucoup d'efforts. »

Les Rolling Stones, Marseille, 1965
« Personne n'était gêné par le fait que je me balade sur scène avec mon appareil pendant les concerts. Ici, au milieu des flics. Je me suis laissé dire que les choses ont pas mal changé. »

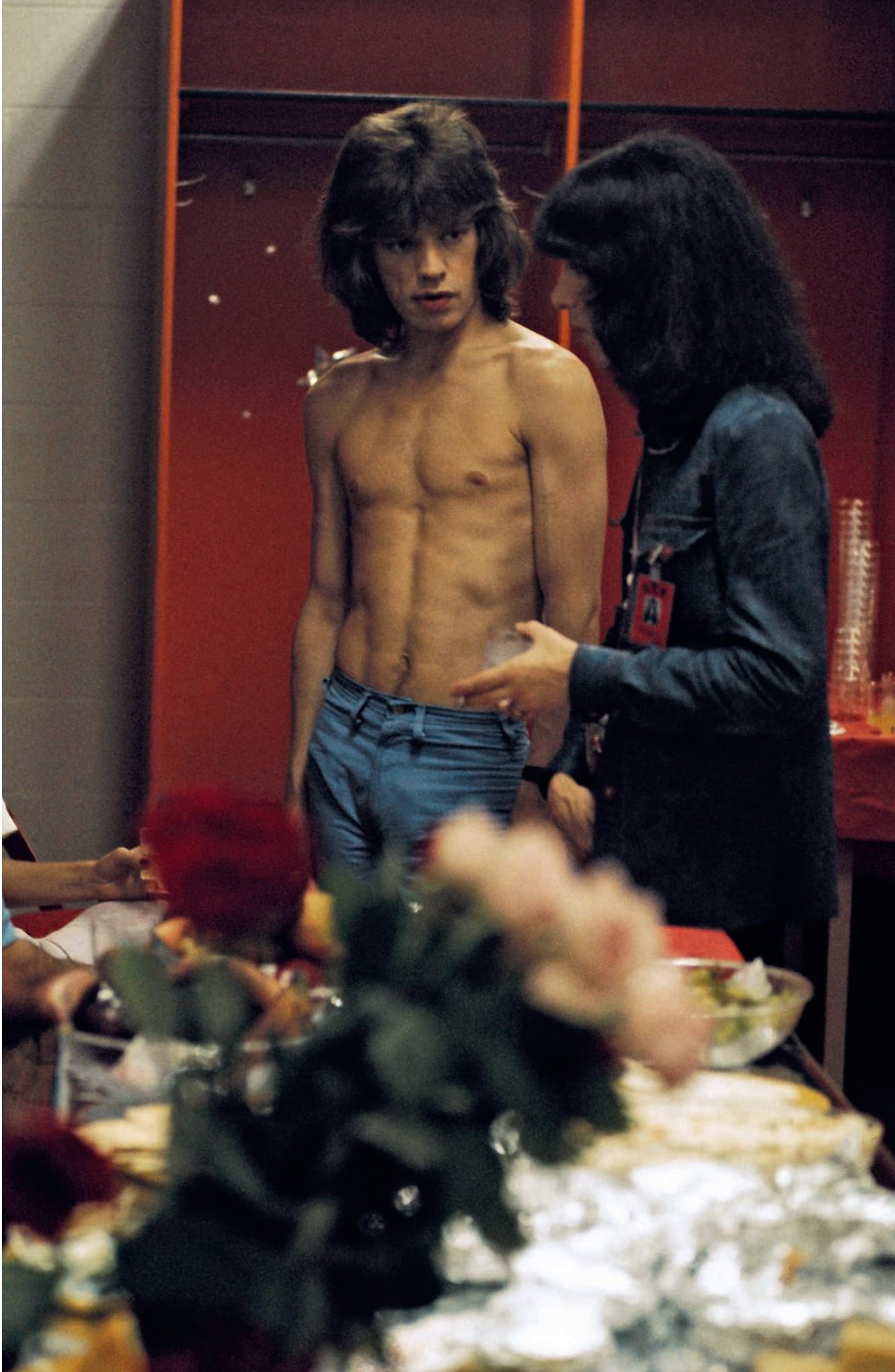
Page de droite
JEAN-MARIE PÉRIER
Mick Jagger, Londres, 1964
« J'ai toujours trouvé qu'il avait "la plus belle tronche" de la génération. Avec Françoise Hardy évidemment. »

Mick Jagger, Etats-Unis, 1969
« Il n'a plus son allure d'adolescent avec sa gueule d'ange. Mick est devenu une bête de scène. Je me souviens de l'avoir félicité pour son costume. C'est Yves Saint Laurent qui le lui avait dessiné. »

PscHit

JEAN-MARIE PÉRIER
Brian Jones, Mick Jagger et Keith Richard, dans le train pour Marseille, 1965
« On faisait la tournée en train. Quand on s'arrêtait dans une gare, ils descendaient s'acheter des sandwichs ou des boissons gazeuses. Ça aussi, je crains que ce ne soit un peu différent aujourd'hui. »

JEAN-MARIE PÉRIER
Keith Richards, Etats-Unis, 1969
« Dans l'avion de la tournée, ils avaient fait retirer des fauteuils pour pouvoir jouer aux cartes ou au craps : "C'est plus pratique." Sur cette photo, Keith Richards est en train de plumer deux blondes et un gros bras. »



Mick Jagger, Etats-Unis, 1969
« Ce que cette image ne peut évoquer, ce sont les hurlements et le grondement des milliers de pieds de la foule impatiente qu'on entend en bruit de fond. »

MICK JAGGER
France, 1965
« C'est moi au bout de la table. Avec Brian Jones et Charlie Watts, qui me regardent, Keith la tête dans son assiette. Mick m'avait emprunté un appareil. »

Moi, friend of the boys

par Jean-Marie Périer

Novembre 1969. Lorsque j'arrive ce jour-là à Boston, la foule qui entoure le stade est en état de guerre. Les groupies professionnelles occupent les lieux à la recherche d'un accès vers l'objet de leurs fantasmes. Les Rolling Stones viennent d'arriver en ville. Jo Bergman, la directrice de la tournée, m'emmène dans un couloir et me désigne à un garde du corps en prononçant la phrase magique, le sésame qui ouvre toutes les portes : « He's a friend of the boys ! » Puis elle me donne un tas de badges. Il y en a de toutes les couleurs... le violet ouvre la porte des appartements de Mick en personne.

Installé sur des malles d'instruments, le garde du corps dévore un énorme T-Bone steak cru. Quand je croise son regard, il aboie : « I like blood ! » Il n'aime pas les Stones auxquels il ne comprend rien, il ne m'aime pas non plus. D'un air las, il s'essuie les mains sur un T-shirt siglé « Mick is God » en caressant l'arme qui brille à sa taille. La porte de l'ascenseur s'ouvre sur une fan égarée, une nymphette prête à tout pourvu qu'on la laisse approcher Mick Jagger. Le colosse bondit par-dessus la malle et, sans lui dire un mot, l'envoie valser dans l'ascenseur avec une violence inouïe. Puis, appuyant sur le bouton, il nous lance un sourire teinté d'hémoglobine, va se rasseoir, tandis que les portes se referment sur la poupée désarticulée qui hurle « Please » en rajustant son soutien-gorge.

Le concert a commencé. Pendant que Mick virevolte, je fais un tour dans la salle. A cet instant, le danger est partout. L'agressivité maîtrisée qui émane de la scène est récupérée, digérée, amplifiée par les spectateurs. En ce sens, j'ai plus de chance que les Stones, Johnny, les Beatles ou tous ceux que j'ai rencontrés. Ce que je vois du public, ils ne le verront jamais. Quand j'avais demandé à Mick quelle était sa perception d'un spectacle, il m'avait dit : « C'est un grand trou noir avec des hurlements. » Il ne peut pas percevoir la grappe de filles qui tombe du balcon en s'écrasant sur le béton du stade. Il ne voit pas non plus le cinglé jetant une bouteille sur la scène, que les roadies tabassent à mort. Au-dehors, tous ceux qui n'ont pas pu entrer gesticulent en mesure sur les rythmes lointains. Le rock aussi a ses exclus.

JEAN-MARIE PÉRIER
Mick Jagger, Etats-Unis, 1969
« Cette tournée restera certainement la plus dangereuse de la décennie. Quelques jours plus tard, il y a eu un mort à Altamont. »

Scène surréaliste après le concert. Une armée de policiers forme une haie d'honneur jusque dans les coulisses pour préparer la venue du maire, lequel veut être photographié aux côtés du groupe, ce qui est quand même assez paradoxal si l'on songe à ce que sont les Rolling Stones : une langue tirée à la société entière. Ils se tapent des gamines, se droguent à tour de bras, gagnent des milliards ; s'ils n'étaient les Stones, on les jetterait immédiatement en prison. Et là, Kevin White, le maire de Boston [celui-là même qui sortira Mick et Keith de la prison de Rhode Island en 1972], tient à être immortalisé auprès de loustics qu'en temps ordinaire il considérerait comme des petits bandits. Il arrive avec son épouse, imposante personne à la crinière lyophilisée. Dans les coulisses aménagées en buffet pantagruélique, Keith Richards roule des joints sur les pages jaunes du « Boston News », sous le regard des flics qui tanguent un tantinet. Et lorsque le maire demande à Mick une dédicace, celui-ci s'exécute avec un sourire en coin en posant un poster des Stones sur la table près d'une pyramide de cocaïne à faire pâlir les stups de la région entière. Allez faire l'éducation de vos enfants après ça.

Le lendemain, vers 3 heures, un poste de télé gicle d'une fenêtre de l'hôtel pour aller s'écraser au milieu d'une foule fanatique qui glapit au moindre bruissement de rideau. Geste devenu un poncif depuis, mais qui présentait alors les charmes de la nouveauté. C'est le signe que le groupe est réveillé. Bobby Keys, le saxophoniste, apparaît à la fenêtre en kimono japonais, l'air plus ennuyé que jamais. Sur son visage, on peut lire les stigmates d'une nuit mouvementée.

Keith, les cheveux iroquois, sort de l'établissement torse nu et sans chaussures, traînant une écharpe imprimée en sanscrit et buvant au goulot d'une bouteille de bourbon. Il demande alentour si on peut avoir la gentillesse de lui dire où il est, dans quelle ville, quel jour. Il s'allonge sur les sièges de la limousine, près de Mick qui lit un roman de Gore Vidal. Les flics ouvrent le passage au milieu de la marée humaine, les visages des fans se pressent contre les vitres en laissant des traînées humides.

A l'aéroport, une sorte de Super Constellation privé nous attend pour rejoindre Philadelphie. La grande langue rouge d'Andy Warhol est peinte sur la carlingue, même l'avion semble flatté. Keith pisse sur le tarmac avant de monter, talonné par le médecin de la tournée, un blondinet tout en shantung, qui le suit en permanence au cas où il mollirait. Lorsque j'arrive à la salle du concert, un orage éclate. Des policiers à cheval émergent d'une marée de Hell's Angels déçus par la vie, de hippies trop joyeux, de tatoués en tout genre et autres femelles accoutrées de lambeaux du dernier chic. Sur le pavé glissant, les cavaliers gênés par la meute cherchent à faire bonne figure en entourant d'énormes camions marqués « Rolling Stones Tour ».

Dans un dédale de couloirs en béton, je traverse les différentes loges à la recherche de celle de Mick. Eclairés par une ampoule nue, deux gardes du corps en protègent l'entrée. A la vue de mon badge, ils m'entrouvrent la porte à regret. A l'intérieur, Mick est assis devant un grand miroir. Tandis qu'en fond sonore on entend la foule qui s'impatiente, il semble triste. Comme je lui demande ce qui ne va pas, il me répond : « Rien. Je m'ennuie, c'est tout ! »

Des dix années passées avec ces types qui auront révolutionné la planète, je garde bien sûr une certaine nostalgie et je mesure la chance qui fut la mienne. Mais le plus surprenant, c'est que si l'on m'avait dit à l'époque que quarante ans plus tard, un beau journal dédié à la photographie publierait mes images, je n'en aurais pas cru un mot. •

« Rencontres », de Jean-Marie Périer, éd. du Chêne, 288 p., 39,90 euros.